

*Cette intervention a eu lieu dans le cadre du colloque « Transmettre l'architecture » organisé le 12 mars 2007 par le réseau des Maisons de l'Architecture, sur les actions pédagogiques et le développement de la sensibilisation à l'architecture.*

## Les aventures de la transmission de l'architecture : outils et supports pédagogiques

Jean-Louis VIOLEAU, sociologue, médiateur du colloque

On engage tout de suite les termes de ce second débat de la matinée avec Philippe Madec, qui a travaillé autour de ces questions de transmission, qui a réfléchi à la position de l'architecte tel que l'évoquait ce matin Daniel Le Couédic et qui a écrit un petit ouvrage, comment peut-on l'appeler, ce n'est pas un référentiel... ?



**Philippe MADEC**, architecte, urbaniste, écrivain, professeur et chercheur

Tu as eu la gentillesse de me dire au téléphone que c'était un manuel...je garde cette idée...

En entendant cette matinée, j'ai décidé de changer un peu ma manière d'intervenir.

Le fait que j'ai produit un ouvrage à la demande du ministère de l'Education Nationale, **édité par le SCEREN et les éditions Autrement, qui s'appelle l'Architecture**, pour les 8-12 ans dans la très jolie **collection Junior Arts**, sert d'introduction ce matin. Mais au-delà, la question de la diffusion de l'architecture m'occupe tellement que parfois j'ai l'impression d'être une sorte de VRP de l'architecture :

- pas seulement parce que je suis architecte urbaniste et que mon métier est centré autour du partage de la parole, de la médiation, mais parce que je suis professeur à l'école d'architecture de Lyon, et que cette parole et cette diffusion est hebdomadaire ;
- pas seulement parce que je suis architecte conseil de l'Etat avec une parole deux jours par mois, une parole parfois sans but, mais en tout cas qu'il vaut mieux diffuser tant elle finit parfois par résonner, mais sans doute aussi parce que la question de l'écrit m'occupe véritablement, c'est un autre métier.

Toutes ces pratiques sont tournées autour d'une recherche ou d'une idée, que François Barré porte en lui aussi, au point qu'en 1997, alors Directeur de l'Architecture et du Patrimoine, il a eu la délicatesse de me donner du temps et de partager la réalisation de quatre courts métrages qui ont fini en un moyen métrage,

sous le titre *Habitant*, présenté au début des premiers Rendez-vous de l'architecture. Cette idée est qu'il n'y a pas de fossé entre la culture populaire et la culture dite savante des architectes. Ceux qui annoncent ce soit-disant fossé sont ceux qui en ont besoin du côté de la culture populaire ou du côté de la culture des architectes. Ce fossé n'existe pas vraiment, on le fabrique. **Il y a une culture partagée, ce n'est sans doute pas celle du projet architectural, c'est certain. Il y a une culture partagée qui est liée au fait que nous habitons tous.** Et donc les uns et les autres nous sommes légitimes pour en parler.

Ce que je souhaite aborder ce matin, c'est ce dont on parle depuis ce matin, c'est bien l'architecture. Mais il me semble qu'on en parle comme si cela allait de soi, comme l'idée même d'architecture allait de soi. Or, pour ma part je trouve que cela ne va pas de soi, et qu'en parler sans dire ce que c'est, c'est un vrai souci.

Quand on m'a demandé d'écrire ce livre pour les 8-12 ans, je l'ai conçu à partir de ma définition de l'architecture. Même si tout ça a été discuté au ministère, discuté aux éditions Autrement, débattu, c'est à partir de mon point de vue qu'il fut écrit. **Ma définition de l'architecture, je vous la donne, ainsi vous saurez d'où je parle : « L'architecture, c'est une installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance ».** Et si vous avez lu ce petit livre, vous savez qu'il est nourri de cette approche de la vie.

Le « cela va de soi » pose problème, quand il s'agit de parler d'architecture. J'ai terminé cette année un manuscrit qui m'a pris dix années, non pas par son épaisseur mais par sa difficulté, sur la relation entre l'architecture et la paix. Le résultat est que l'architecture est parfois une consolation et pas plus, mais déjà, si elle l'est, c'est considérable. Un jour face au manuscrit je me suis dit que je me retranchais dans la culture savante, que mon livre ne sera lu que par des architectes, ou quelques éducateurs ou quelques philosophes. J'ai donc décidé de retirer les mots architecture et architectes du texte. Quand vous enlevez ces mots, surtout quand ils représentent exactement ce dont vous parlez, vous enlevez le mot, pourtant il reste à dire la chose. Et bien le fait de faire ce travail là — que je vous invite à faire — permet de voir ce que l'on entend exactement par architecture et architecte.

Je vais vous lire deux ou trois passages parce que j'ai l'impression que ce matin, comme souvent, on a encore confondu l'architecture et le résultat de l'activité des architectes. Ce qui est une réduction bien pratique et à mon avis totalement fautive, notamment si on se réfère aux chiffres. Quelle est la part de ce qui est construit dans le monde par les architectes : « peanuts ». Et en France pas grand chose non plus. **Donc l'architecture est quelque part ailleurs que dans le métier de l'architecte. J'aurai tendance à dire quelque part avant. Les architectes ne font que participer à un événement. Ils ne le créent pas** Je vais juste vous lire quelques passages d'un travail que je viens de terminer avec les Chris Younès et Benoît Goetz, deux philosophes qui écrivent sur l'architecture, qui, pour la première, enseigne la philosophie dans les écoles d'architecture, et pour le second, enseigne la philosophie à Metz.

Ce travail s'appelle « L'i-définition de l'architecture ». Récemment nous sommes tombés sur un texte de Peter Sloterdijk, ce philosophe allemand contemporain dont on parle beaucoup aujourd'hui, qui parle de dé-définition de la philosophie. Pour arrêter ce « cela va de soi », et finalement se donner l'objet dont on a besoin, il serait temps de revenir à la question de la définition de l'architecture. Je ne vais pas vous la donner, je vous ai donné la mienne, partielle, unique, elle vaut pour moi, elle vaut pour ceux qui la partagent, mais pas davantage. Tout à l'heure, Daniel Le Couëdic disait : « *mais depuis quand est-ce que l'on demande une éducation à l'architecture ?* » Mon premier ouvrage était sur Etienne Louis Boullée, le 18<sup>ème</sup> siècle, siècle des pédagogues. Diderot y avait demandé que ceux qui seraient en charge de l'Etat soient formés à l'architecture, Boullée n'a fait que le conforter par la suite. Mais Boullée disait déjà ce qu'après lui quasiment tout le monde dira, ne donnant pas de réponse à la question de la définition, il

disait : « Ne suis-je pas en quelque sorte fondé à avancer que l'architecture est encore dans son enfance, puisque l'on n'a pas de notion certaine sur les principes de cet art. » Cela vaut toujours...

Cela ne va pas être très long, mais je vous le donne, parce que pour Chris Younès, Benoît Goetz et moi c'est aussi une manière de lancer quelque chose, de lancer un partage, un appel. Ce livre va être composé d'un travail sur l'i-définition, d'un archi-bécédaire un peu à la Deleuze et de quelques définitions de l'architecture. Cet ouvrage cherche à ouvrir les portes et le dialogue avec tout le monde. Ainsi dans le cadre de la recherche qui l'a précédé et nourri, un autre sociologue — cela aurait certainement pu être toi Jean-Louis —, Yves Sauvage est allé dans quelques rues de villes de France demander ce qu'était l'architecture. Si l'avis populaire nous intéresse, c'est que l'architecture est depuis toujours — c'est Jacques François Blondel qui le dit au 18<sup>ème</sup> —, si utile à la société et si nécessaire à la vie civile. Finalement c'est ce que la loi sur l'architecture de 1977 va reconnaître quand elle dit que l'architecture est d'intérêt public. En fait, elle est à ce point centrale, parce qu'elle est la chose publique par excellence. Mieux encore, elle édifie l'en commun, la patrie non mortelle des mortels dont parle Hannah Arendt. C'est pourquoi la question de la définition de l'architecture n'est pas seulement une lubie de philosophe, d'architecte ou d'esthéticien. Elle engage quelque chose du monde, quelque chose du sens de la terre comme dirait Nietzsche. Elle engage l'expérience ontologique, dans la mesure où elle a partie liée avec l'espace et où l'espace comme nous dit Paul Ricoeur est la sensation ontologique par excellence. De *l'Art de bâtir* de Vitruve à l'expression de *l'être même des sociétés* d'après Georges Bataille, en passant par une sorte *d'oratoire de la puissance au moyen de formes* selon Friedrich Nietzsche jusqu'au *jeu savant correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière* de Le Corbusier, **la multiplicité des définitions de l'architecture désigne la difficulté de formuler ce qui en constitue la spécificité.**

**Nulle définition ne peut être donnée pour valable d'emblée. Pas plus la mienne, à l'évidence.**

Au nouage des traditions vernaculaires, pratiques et théoriques, l'architecture résiste à une approche définitionnelle, quelle soit nominale, le mot, ou réelle, la chose. Elle résiste comme à un découpage en termes de science, de technique ou d'art puisqu'elle les rassemble en elle, mais ne se laisse réduire à aucune de ces catégories, n'étant pas uniquement objet de connaissance, n'étant pas uniquement objet esthétique, ni objet fonctionnel.

L'architecture n'est pas indéfinissable au sens où on le dit en philosophie de l'individu, qui ne peut jamais être défini, seules les espèces pourraient l'être. Cette in-définition ne se réduit pas à une impossibilité, mais au contraire engage l'exigence infinie d'une recherche du sens. Et l'énigme de l'architecture de ce point de vue là ne cesse d'être percée. Son in-définition doit être comprise comme l'impossibilité d'arrêter une bonne fois pour toute une définition adéquate qui fixerait l'essence de *l'architecturalité* dont on sait aujourd'hui que le projet est vain. L'architecture diffère et reporte sans cesse sa propre définition.

**L'architecture serait la mise en variation de la somme indéfinie de ses définitions.** Elle ne différerait pas en cela de l'homme lui-même, qui ne peut très longtemps se satisfaire de sa définition antique, car, et c'est Descartes qui le dit à propos de son animal raisonnable : « que veut dire animal et que veut dire raisonnable ? ».

**L'énigme de l'architecture n'est pas différente de la question que l'humanité se pose aujourd'hui à elle-même, au moment où l'ensemble des significations dont elle fait usage pour s'assigner un horizon semble épuisé.** Il n'en reste pas moins que par-delà la mort de l'homme, dont parle Foucault, la fin de l'histoire, dont parle Halévy, et l'explosion du cosmos et des représentations du monde, **une humanité habitante subsiste et, avec elle, un monde, et d'ailleurs, un monde fait d'une diversité de mondes.**

L'épuisement de ces significations, à moins de sombrer dans un nihilisme naïf, ne comble plus personne et coïncide avec le réveil de la question du sens du monde.

En fait, les définitions anciennes de l'architecture ne sont pas purement et simplement périmées, pas plus que le seraient les anciennes définitions de l'homme, pas plus d'ailleurs que les conceptions passées de l'espace. Pour nous, il semble que le moment est venu de récapituler les définitions anciennes pour ne pas laisser totalement se perdre ce dont parle Walter Benjamin, c'est à dire leur teneur en vérité. **Le temps est venu aussi d'engranger des définitions contemporaines pour gagner leur capacité d'avenir.** Je terminerai tout à l'heure sur la question de l'avenir. **Le moment est venu où la nouvelle donne architecturale est fortement reconfigurée par les interfaces incontournables avec l'urbain, le paysage, le territoire, et plus récemment par les logiques environnementales et les nouvelles revendications sociétales, qui en sont devenues des dimensions absolument constitutives.**

Et pour terminer, la recherche du sens de l'architecture, c'est-à-dire la poursuite infinie de sa définition, n'est pas différente du souci de la chose même. C'est-à-dire du sort de notre monde, au sens le plus concret et le plus vif de cette expression. Tout le monde s'accorde à reconnaître avec Vitruve, et l'Académie le nommait le premier et le plus savant de tous les architectes, que l'architecture consiste à la fois en *fabriqua* et *ratio* c'est-à-dire en savoirs, à savoir ce qui est fabriqué, le *faber*, et ce qui lui donne raison, le *logos*.

Mais alors que l'architecture traditionnelle, jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, était fondée sur l'ordre du cosmos, d'où peut émerger le sens de l'architecture contemporaine. Comme le souligne fort justement Jean-Luc Nancy, la béance qui se forme est celle du sens, de la vérité et de la valeur. Pourtant, parler de sens et de vérité au milieu de l'agitation militaire, des calculs géopolitiques, des souffrances, des grimaces, de bêtises ou de mensonges, n'est pas idéaliste. C'est toucher la chose elle-même.

Alors quelle est cette chose architecturale ? Est-elle l'articulation du *logos*, du *topos* et de l'*aestesis* puisque l'expérience architecturale spatio-temporelle engage directement une manière incarnée d'être quelque part dans une ouverture rythmique. Comment aujourd'hui l'architecture, affrontant l'énigme infinie de l'existence, peut-elle répondre à cette double injonction de représenter et de donner corps à une façon d'être au monde ? De quoi l'architecture est-elle en charge ? Voilà quelques-unes des questions, il y en a d'autres.

**En tout cas, pour nous, il semble qu'accepter l'in-définition, la penser, c'est autoriser la pleine ouverture de la boîte du sens. C'est retrouver de la sorte l'attente attentive qui est au cœur même de l'œuvre architecturale.** S'attendre à tout, n'attendre rien, laisser l'étendue ouverte à la venue de la pensée. C'est-à-dire à la question de l'avenir qui se pose aujourd'hui. Parce que qu'est-ce que l'on enseigne, qu'est-ce que l'on donne ? Ce que l'on sait, ce qui vient de l'histoire, ce qui est de l'ordre du patrimoine, ce qui est de l'ordre du savoir qui s'est lentement constitué... Ou est-ce que dans la situation qui est la notre maintenant, face à un avenir que nous avons du mal à décrire, n'étant plus modernes, n'étant plus postmodernes, habitant dans une époque dont nous ne savons pas donner le nom, qu'est-ce que nous enseignons ? Qu'est-ce que nous donnons à voir ? De quelle architecture parlons-nous ? Au moment où justement, la crise planétaire dans laquelle nous sommes repose la question de l'avenir, bien différemment de l'engagement postmoderne dans le seul présent.

**Jean-Louis VIOLEAU**, sociologue, médiateur du colloque

Est-ce qu'il y a des réactions ou des prolongements à cette in-définition ?

**Philippe MADEC**, architecte, auteur

Ce travail là va être rendu public dans un livre. Ce livre, c'est un appel. C'est un appel qui fera l'objet de recherches à venir. Grosso modo, si vous avez vu passer l'architecture, vous nous faites signe et on en parle. On rassemble tout ça, on le met en discussion et on continue à avancer.

**Jean-Louis VIOLEAU**, sociologue, médiateur du colloque

Merci.

L'espace, le lieu, la politique, pourraient offrir les trois piliers d'une définition à venir de l'architecture?

C'est vrai que personne n'a vu passer l'architecture un jour dans son jardin ou en se levant un beau matin...

**Philippe MADEC**, architecte, auteur

Pendant très longtemps j'ai demandé d'enseigner la première heure du premier cours de la 1<sup>ère</sup> année dans les écoles d'architecture. Donc, j'avais en face de moi les enfants de quelques parents qui voulaient devenir architectes, je leur demandais de me poser trois questions et je passais l'année à répondre à leurs questions. Je leur demandais de me ramener la semaine suivante une photographie d'un immeuble qui à l'évidence était une architecture pour eux et de me dire pourquoi c'était une architecture à leurs yeux. **C'était une manière d'admettre que de partir de la culture populaire est une base dont on ne peut pas faire l'économie.**